

VOIR AUTREMENT

Depuis 1997, cinq vitraux d'Aurélie Nemours sont posés sur les ouvertures de l'église de Salagon. Les vitraux sont très présents, ils baignent la nef de l'église d'une lumière variable au fil des saisons, parfois rose et diffuse, parfois rouge et concentrée. Aurélie Nemours, née en 1910, renoue aussi avec des essais de jeunesse, alors qu'elle participait entre 1946 et 1979 au salon d'art sacré et réfléchissait déjà à la création de vitraux (essai de vitrail rouge en 1964). Son œuvre ascétique et passionnée trouve dans cette réalisation une forme d'aboutissement : couleur et géométrie se complètent dans un équilibre puissant qui parle de transcendance et de méditation.

Le mariage produit avec l'architecture est une réussite. Les vitraux sont très présents, ils baignent d'une lumière variable au fil des saisons la nef de l'église, parfois rose et diffuse, parfois rouge et concentrée. Pourtant, beaucoup de visiteurs ne les voient pas, ne cherchent pas la provenance de cette lumière étrange. Ils passent alors à côté de ce que l'on ne voit qu'en l'observant, le jeu des plombs qui dessinent un rythme complexe de lignes horizontales et verticales. La lumière attire le regard et intrigue, mais les recherches du rythme et du signe exigent la contemplation.

L'intégration des vitraux ne s'est pas faite sans mal. La qualité de l'œuvre n'est généralement plus remise en question (même si la couleur écarlate continue de déranger, dans la mesure où elle n'est pas identifiée comme une « couleur d'église »), mais son intérêt dans ce lieu fait encore parfois débat. Plus profondément, la question de sa place dans le projet de Salagon est récurrente : que faire de cette unique œuvre d'art contemporain dans un site dédié par ailleurs à l'interprétation du territoire et des savoirs naturalistes ?

Le projet *Voir autrement* est une réponse. Inviter des artistes à dialoguer avec les vitraux, c'est permettre aux visiteurs de poser sur ces œuvres un regard neuf. La commande passée aux trois groupes d'artistes était de partir des vitraux, et singulièrement du rouge, pour créer des événements, installations ou expositions qui permettent *in fine* de revenir aux vitraux et de les regarder d'un œil nouveau. Les artistes ont intégré la commande et ont créé des projets vivants, qui prennent des libertés et proposent des regards différents. Pascal Fancony a choisi la fidélité à Aurélie Nemours, qu'il a connue, et intègre étroitement ses propres recherches à celles de sa devancière. Pascale Stauth et Claude Queyrel, s'ils sont restés fidèles à la lettre, s'éloignent radicalement dans la forme : ils proposent une réflexion qui intègre le temps, les paysages de Salagon et le rapport aux œuvres anciennes. Les *Très Riches Heures du duc de Berry* servent de matrice et de fil conducteur aux installations qu'ils ont posées toute l'année sur le site. Quant à l'Orage, collectif dont le médium est le son, les artistes qui le composent invitent le public à voir la couleur à travers ce que l'on entend et ce que l'on en dit.

Le résultat est un projet décliné sur une année entière. Il s'est développé au printemps et prend progressivement toute son ampleur et sa place dans la programmation de l'année. Il est aussi l'ébauche d'un autre projet d'une autre envergure : la commande sur le long terme d'œuvres d'art contemporain dont la présence pérenne accompagnera et donnera sens et visibilité aux vitraux. Car l'art contemporain n'est ni décor ni distraction de l'élite : c'est une invitation à affûter son regard, à voir ce que l'on n'a encore jamais vu ou d'une façon que l'on n'avait jamais envisagée, et à s'ouvrir sur le monde et sur les autres.

Pascale Stauth et Claude Queyrel

12 mois à Salagon

Loin des galeries et du microcosme artistique marseillais, Stauth et Queyrel développent une œuvre originale qui interroge sous des formes multiples – mais toujours au plus près de ceux qui ne sont ni des spectateurs, ni des regardeurs, mais des passants – notre rapport aux signes et à l'écrit, aux artistes du passé.

Salagon leur a passé commande sur la foi de leur expérience sur les traces du couple Hartung/Bergman, depuis les Baléares jusqu'à leur fondation à Antibes. La commande parlait de couleurs et des vitraux d'Aurélie Nemours. Ils s'en sont éloignés, pour offrir aux visiteurs de Salagon une expérience précieuse.

Le projet couvre l'année. Stauth et Queyrel viennent passer plusieurs jours à Salagon à chaque saison. Ils s'installent, regardent avec des yeux neufs le site, cherchant des lignes de force dans le paysage ; ils sortent leurs sémaphores et travaillent au milieu des visiteurs, qui participent souvent. Dans le vent, sous le soleil, ils s'imprègnent des paysages dans lesquels ils nous montrent à travers leurs photos ce que nous ne voyions pas.

Ils jouent des « Sémaphores », cet alphabet fait de signes dans lesquels on reconnaît une clé, une coupe ou un oiseau... Les Sémaphores sont les traces d'histoires anciennes, souvent des histoires d'amour, réduites à des signes qui nous permettent à notre tour d'inventer les nôtres. Les collégiens ne s'y sont pas trompés, qui ont manipulé les grands signes de plastique transparents pour créer des images qui sont comme autant de matrices d'histoires possibles.

Le cycle des saisons, si sensible à Salagon, est au centre de leur proposition : chaque photo du calendrier perpétuel qui sera la trace du projet marque un mois de l'année, avec ses rites saisonniers issus des temps anciens. Les artistes ont confronté leur propre regard à celui des frères de Limbourg, ces enlumineurs qui ont illustré les *Très Riches Heures du duc de Berry*. Pour chaque enluminure, Stauth et Queyrel cherchent les lignes de composition dans un hommage libre, joyeux et créateur.



Pascale Stauth et Claude Queyrel, *Carnaval*, Salagon février 2016

© cqps, 2016

PEINDRE SUR LE MOTIF

« Quand il faisait beau, il allait dans le jardin. [...] On le promenait dans une chaise à porteurs, on le portait vers un motif qu'il avait commencé la veille, qu'il connaissait. Il savait vraiment qu'il fallait aller à ce point-là, pas un autre. Ou bien, il cherchait un motif. Alors, on le promenait dans le jardin, on le bougeait. Puis, il arrivait un moment où il demandait qu'on l'arrête : il roulait une cigarette, il regardait. Il demandait à aller plus loin, puis à revenir. Enfin, finalement, il disait :

C'est là [...] Alors, on ouvrait son chevalet, la boîte de peintures, on sortait ses palettes [...] Et on enfilait le manche de bois, là, comme ça, dans cette main qui était crispée... À ce moment-là, il regardait, je ne sais pas ce qui se passait, il y avait un drôle de phénomène... Le soleil passait différemment à travers les branches d'oliviers et il chantonait : ça y était, la journée du peintre avait commencé. »

Jean Renoir sur Auguste Renoir, entretien radiophonique, 1954



IMPROVISER LA COULEUR

« On nous demande à nous autres peintres toujours de composer nous-mêmes et de n'être que compositeurs.

Soit, - mais dans la musique il n'en est pas ainsi, - et si telle personne jouera du Beethoven, elle y ajoutera son interprétation personnelle, - en musique et alors surtout pour le chant, - l'interprétation d'un compositeur est quelque chose, et il n'est pas de rigueur qu'il n'y a que le compositeur qui joue ses propres compositions.

Je pose le blanc et le noir de Delacroix ou de Millet ou d'après eux devant moi comme motif.

Et puis j'improvise de la couleur là-dessus, mais bien entendu pas tout à fait étant moi, mais cherchant des souvenirs de leurs tableaux.

Un tas de gens ne copient pas, un tas d'autres copient - moi je m'y suis mis par hasard et je trouve que cela apprend et surtout parfois console. »

Vincent Van Gogh,
Lettres à Théo, septembre 1889



Pascale Stauth et Claude Queyrel,
intervention, Salagon mai 2016

© cqps, 2016

EXPOSER L'ARTIFICE

« [...] j'aime montrer le décor tel qu'il est. Souvent, sur un plateau, j'entends cette phrase :

" on va tricher "

Et bien, je n'aime pas tricher : j'aime prendre la réalité telle qu'elle est (...). La vérité vient du tableau et pas du montage. [...] Et je pense que le recours à un artifice extrêmement visible me donne de la vérité. »



Éric Rohmer,
Propos recueillis, 2002